

R FRITH

3 1761 119713865

CA121

-638500

RAPPORT FINAL
(projet interne)

Auteur: A. Thibault

Titre: L'élite universitaire canadienne-française et la fonction publique fédérale.

Div: IV Rapport no 33



Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO

by
Mr. Royce Frith
Commissioner

Royal Commission on
Bilingualism and
Biculturalism

ACCOPRESS
GENUINE PRESSBOARD BINDER
CAT. NO. BP 2507 EMB

ACCO CANADIAN COMPANY LTD.
TORONTO
OGDENSBURG, N.Y., CHICAGO, LONDON

CA1 Z1

-63 B500

L'ELITE UNIVERSITAIRE
CANADIENNE-FRANCAISE
ET LA FONCTION PUBLIQUE FEDERALE

Projet interne de la

Commission royale d'enquête

sur le bilinguisme et le biculturalisme

A. Thibault

juillet 1966

TABLE DES MATIERES

	<u>Page</u>
<u>INTRODUCTION</u>	
- Situation du thème	1
- Méthode de travail	3
- Echantillonnage de l'étude	4
- Caractéristiques des étudiants	5
- Caractéristiques des professeurs	14
- Caractéristiques des jeunes filles	15
- Compte rendu et analyse des données	16
- Plan de l'étude	18
<u>PREMIERE PARTIE</u>	
- Positions en face de la Fonction publique fédérale	19
<u>DEUXIEME PARTIE</u>	
- Les projets concrets de carrières	27
a) Les Torontois	31
b) Les facultés préoccupées par les questions ethniques	35
c) Les professions libérales traditionnelles .	40
d) Les amies d'étudiants	40
e) Les étudiants en génie	41
f) Les officiers de l'AGEUM	41
g) Les groupes de professeurs	42

	<u>Page</u>
TROISIEME PARTIE	
- Rationalisations et systèmes de valeurs	45
1. Le thème ethnique	45
a) Les relations ethniques au Canada	46
b) Les solutions préconisées	53
c) Psycho-sociologie des groupes ethniques	56
2. La fonction publique fédérale	59
a) Les aspects administratifs	60
b) Les aspects ethniques	61
3. Les autres thèmes	61
a) Opinions sur les rétribution ("rewards") du travail	62
b) Conception idéale du travail	62
c) Opinions sur la fonction publique provinciale	62
d) Opinions sur le dilemme entre la technique et l'administration	63
e) Les études après la graduation	63
CONCLUSION	64

L'ELITE UNIVERSITAIRE CANADIENNE-FRANCAISE
ET LA FONCTION PUBLIQUE FEDERALE

Introduction

Situation du thème

Cette étude fait partie d'un ensemble de recherches sur le recrutement à la fonction publique fédérale. Elle a porté sur les finissants d'universités canadiens-français, et notamment sur ceux qui semblent être les candidats les plus prometteurs.

Notre objectif était surtout de percevoir le climat dans lequel se pose le problème de la carrière chez l'élite universitaire canadienne-française. Nous ne cherchons pas à étudier les décisions individuelles de carrière, mais le contexte où se prennent ces décisions. Ce contexte définit souvent les termes dans lesquels se pose la question de l'avenir professionnel, et la manière de formuler une question influe beaucoup sur la réponse qui lui est donnée.

Notre postulat de base est que le choix ou le rejet d'un emploi dans la fonction publique fédérale n'est pas une décision isolée, qui serait le résultat d'une évaluation formelle, spécifique et rationnelle des avantages et inconvénients d'un tel emploi. C'est plutôt un élément

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119713865>

interdépendant à l'intérieur d'un système de décisions basé sur une échelle de préférences, un jeu de définitions, la conception qu'on a de soi, la valeur qu'on attribue aux diverses composantes d'une carrière et ainsi de suite. En second lieu, ce geste n'est pas un acte privé posé dans le secret des coeurs, mais un engagement public, une étiquette sociale qu'on accolle à son nom. Aussi, il portera surtout la marque de celles de ses opinions et attitudes qu'on est prêt à exprimer devant autrui. Le même respect humain qui empêcherait une telle expression ferait tout autant obstacle à une décision qui irait dans le même sens. D'autre part, nous sommes bien loin de confondre les plans d'avenir d'un finissant d'université avec sa carrière telle qu'elle se déroulera réellement. Ils constituent néanmoins un "type idéal" en fonction duquel chacun jugera les offres d'emplois effectives reçues intéressantes ou non, et verra dans ses premières années de vie professionnelle une réussite ou un échec. Bien sûr, quelques années plus tard, le diplômé pourra réajuster ses objectifs en tenant compte des leçons de l'expérience, mais déjà, il aura investi matériellement et se sera compromis dans le sens de ses objectifs initiaux.

Nous croyons donc que ces idéaux de carrière tels qu'ils s'expriment socialement dans des situations proches des premières décisions pratiques dans cette voie, s'ils ne constituent pas la source de toutes les explications, font

néanmoins des données qui concourent à éclairer la situation, en conjonction avec d'autres données que d'autres études révéleront.

Méthode de travail

Le moyen choisi fut de provoquer une discussion, la plus libre qui soit, sur la carrière en général parmi des finissants de disciplines présentant entre elles certaines analogies, afin de reconstituer une situation ressemblante à une situation sociale réelle.

Nous avons cherché à rencontrer certains de ces finissants qui se signalent par leur succès académique ou leur participation aux activités de la communauté. En effet, il est reconnu que la fonction publique fédérale exerce une sélection assez rigoureuse et veut recruter les meilleurs candidats. Et ce sont de plus ces derniers qui pourraient vraiment assurer une représentation authentique du Canada français au sein de la fonction publique fédérale et non se contenter de faire le nombre.

Nous passions habituellement par un président de faculté à qui nous demandions, après lui avoir exposé nos critères, de constituer et de réunir le groupe. Une fois le groupe réuni, nous lancions le sujet d'une manière très générale en évitant autant que possible d'intervenir, ou en le faisant d'une manière très neutre lorsque la chose était nécessaire.

L'échantillonnage de l'étude

Les catégories de disciplines utilisées furent: le commerce et l'administration; les professions libérales; les sciences pures; les sciences appliquées; les sciences humaines. A l'Université de Montréal s'est ajouté un groupe interdisciplinaire d'étudiants détenant des responsabilités dans l'Association générale des étudiants, de même qu'un groupe d'étudiants en médecine vétérinaire. A l'Université Laval, il a fallu combiner en un seul groupe les sciences pures et appliquées. Chez les Canadiens français qui fréquentent l'Université McGill, les seuls groupes qu'on a pu constituer comprenaient des étudiants en génie, des étudiants en droit et un groupe mixte de sciences pures et de sciences humaines. A ceci s'ajoutent deux groupes diversifiés de professeurs pour chacune des deux grandes universités francophones. A Montréal, nous avons rencontré également un groupe d'étudiantes infirmières fréquentées sérieusement par des étudiants d'universités. Enfin, pour permettre une certaine comparaison, deux groupes de l'Université de Toronto se sont également prêtés à l'expérience, l'un formé d'étudiants de sciences et arts, et l'autre recruté dans des facultés professionnelles.

Caractéristiques des étudiants

Du côté francophone, nous avons rencontré 34 étudiants de l'Université Laval, 44 de l'université de Montréal et 14 de l'Université McGill, pour un total de 92. Dans les deux groupes de Toronto, nous ne pûmes réunir que 11 sujets, ce qui nous obligera à être prudents dans l'utilisation du matériel d'entrevue du côté anglophone.

La répartition des âges est la suivante:

<u>Ages</u>	<u>Nombres</u>			
	<u>Francophones</u>	<u>%</u>	<u>Anglophones</u>	<u>%</u>
19-20	5	5.4%	3	27.3%
21	12	13%	4	36.4%
22	18	19.6%	3	27.3%
23	16	17.4%	---	---
24	18	19.6%	1	9%
25	11	12%	---	---
26	5	5.4%	---	---
27-32	5	5.4%	---	---
Pas de réponse	2	2.2%	---	---

Ces chiffres nous donnent des moyennes respectives de 23.3 ans chez les francophones et 21.3 ans chez les anglophones. Nous ne pouvons attribuer à cette différence de deux ans le crédit d'une grande précision statistique. Cependant, il est plausible d'y voir l'indice d'une différence

réelle dans les populations concernées, dépendant principalement d'une différence dans les systèmes d'éducation. Dans quelle mesure ce facteur peut-il influencer les attitudes vis-à-vis la carrière? Ce sera malheureusement une des nombreuses questions qui devront rester en suspens. Autrement, il faudrait étudier les différences d'attitudes selon l'âge à l'intérieur même du groupe francophone et le temps qui nous est alloué ne nous permet pas de telles subtilités. Notons seulement qu'un intérêt plus grand, pour les considérations familiales peut en résulter parmi les Canadiens français.

82 sujets francophones étaient de sexe masculin et 10 de sexe féminin. Le taux de représentation féminine est évidemment inférieur à celui de l'ensemble de la population universitaire. Par ailleurs, il ressemble beaucoup à celui des occupations classées sous la rubrique "administrateurs" lors du dernier recensement, tant au Québec que dans l'¹ensemble du Canada . Il s'apparente aussi au rapport de 18 à 167 qui s'établissait chez les candidats universitaires ² francophones aux examens de la C.S.C. en 1963 . Notre échantillonnage semble donc assez balancé sur ce point. A Toronto, chaque groupe comportait une fille, ce qui, étant donné le petit nombre total, ne s'écarte pas tellement des

1. Recensement du Canada, 1961, vol. 3, sect. 1, tableau 4.

2. D'après une compilation effectuée par la Commission du Service Civil, section des examens.

proportions mentionnées plus haut.

13 étudiants canadiens-français étaient mariés et 75 célibataires. Tous les Canadiens anglais étaient célibataires. Cette présence d'un ou deux étudiants mariés dans presque chaque groupe francophone est un élément non négligeable du climat des discussions. Elle va probablement dans le même sens que la différence d'âge mentionnée plus haut.

La représentation par facultés et par spécialisations était la suivante.

Facultés et spécialisations	<u>Laval</u>	<u>Montréal</u>	<u>McGill</u>	<u>Total</u>	<u>Toronto</u>
Droit	6	3	3	12	---
Médecine	3	4	---	7	---
Commerce, comptabilité,	6	---	---	6	---
Gestion	3	---	---	3	---

<u>Facultés et spécialisations</u>	<u>Laval</u>	<u>Montréal</u>	<u>McGill</u>	<u>Total</u>	<u>Toronto</u>
Génie	Administration 2	3	---	5	---
	Economie	---	1	1	---
	Finances	---	2	2	1
	Non-mentionné	---	2	2	---
	Total	11	8	19	---
	Chimique	1	---	1	---
	Mécanique	---	1	2	---
	Civil	---	5	3	8
	Métallurgique	---	1	1	---
	Minier	---	---	1	---
Architecture	Physique	3	---	1	---
	Total	4	7	6	17
Architecture	---	---	2	2	---

Sciences, sciences sociales et humanités

	<u>Laval</u>	<u>Montréal</u>	<u>McGill</u>	<u>Total</u>	<u>Toronto</u>
Physique	2	1	---	3	---
Chimie	---	2	---	2	---
Mathématiques	---	1	---	1	1
Sciences en général	---	1	---	1	1
Sciences, total	2	5	---	7	2
Sociologie	1	2	---	3	1
Relations industrielles	1	---	---	1	---
Economique	1	5	---	6	1
Anthropologie	---	---	1	1	---
Sciences sociales, total	3	7	1	11	2
Philosophie	1	---	---	1	1
Géographie	1	---	2	3	---
Littérature française et can.	2	---	---	2	---
Anglais (général)	---	---	---	---	1
Histoire	1	---	---	1	1
Histoire et langues modernes	---	---	---	---	1
Arts-général	---	---	---	---	1
Technologie médicale	---	1	---	1	---
Médecine vétérinaire	---	1	---	1	---
Art dentaire	---	---	---	---	1

La notion de "finissant" peut recouvrir des réalités fort diverses en termes d'années de scolarité, selon les genres de cours et les universités. Une compilation sur ce point serait de peu d'utilité. Mentionnons que tous les individus étaient dans une classe terminale à l'intérieur d'un cycle quelconque de niveau universitaire, et que dans chaque cas l'entrée définitive sur le marché du travail de leur profession ou des carrières administratives représentait, pour la fin de l'année scolaire courante, une perspective normale quoique non exclusive.

Les origines géographiques s'établissaient comme suit:

Francophones

		%
Montréal et environs	35	38%
Québec et environs	26	28.3%
Autres régions du Québec	21	22.9%
Provinces Maritimes	2	2.2%
Europe	5	5.4%
Pas de réponse	3	3.3%

Anglophones

Toronto	8	72.7%
Villes industrielles du sud-est de l'Ontario	2	18.2%
Angleterre	1	9.1%

Passons maintenant à l'origine familiale, ou plus exactement à l'occupation du père. Voici les données que nous avons trouvées.

<u>Occupations</u>		<u>Nombres</u> (francophones)	<u>Nombres</u> (anglophones)	
<u>Bourgeoisie</u>		%	%	
Professions libérales et enseignement	13	14.1%	2	18.2%
Marchands et industriels	10	10.9%	2	18.2%
Administrateurs	7	7.6%	3	22.3%
Total	30	32.6%	7	63.6%
<u>Collets-blancs</u>				
Vendeurs et représentants	8	8.7%	3	27.3%
Employés de bureaux	6	6.5%	1	9.1%
Techniciens et arts appliqués	4	4.4%	---	---
Employés de commerces et services	6	6.5%	---	---
Contremaitres	3	3.3%	---	---
Total	27	29.3%	4	36.4%
<u>Collets bleus</u>				
Ouvriers	10	10.9%	---	---
Cultivateurs	4	4.4%	---	---
Total	14	15.2%	---	---
<u>Divers</u>				
Pensionnés ou décédés	19	20.7%	---	---
Occupation non mentionnée	2	2.2%	---	---

1. Ce nombre comprend un seul enseignant.

2. Un enseignant et un commentateur radiophonique.

Ces données s'éclaireront davantage si on examine aussi le type d'employeur du père.

<u>Catégories d'employeurs</u>	<u>Nombres</u> (francophones)	<u>Nombres</u> (anglophones)	
		%	%
A son compte	27	29.3%	2
Corps publics			
Gouvernement fédéral	3	3.3%	---
Gouvernement provincial	8	8.7%	---
CNR	3	3.3%	---
Municipalité	3	3.3%	---
Poste de radio	---	---	1 9.1%
Université	---	---	1 9.1%
Total	17	18.5%	2 18.2%
Banque, assurances et finance	7	7.6%	4 36.4%
Industrie manufacturière	8	8.7%	3 27.3%
Commerce et petites entreprises	12	13%	---
Varie	1	1.1%	---
Ne s'applique pas	18	19.6%	---
Pas de réponse	2	2.2%	---

De toutes les questions concernant l'origine, une constante se dégage. Proportionnellement, les jeunes Canadiens français viennent davantage de milieux géographiques ou occupationnels extérieurs au monde de l'industrie et de la

finance. Moins nombreux chez eux sont donc ceux qui peuvent se rattacher à certaines traditions familiales s'ils veulent entreprendre une carrière au sein d'institutions représentatives du dynamisme économique contemporain. Au niveau ethnique, ce sont là des choses que tout le monde sait. Il est intéressant néanmoins d'en retrouver la confirmation au sein de notre échantillonnage, et de garder ces données à l'esprit au moment d'entreprendre l'analyse.

La distribution du succès académique, un de nos critères de sélection, est la suivante:

<u>Rang académique habituel</u>	<u>Nombres</u> (francophones)	<u>Nombres</u> (anglophones)		
		%		%
1 ^{er} tiers de la classe	54	58.7%	5	45.4%
Entre le 1 ^{er} et le 2 ^e	3	3.3%	---	---
2 ^e tiers de la classe	27	29.3%	4	36.4%
Entre le 2 ^e et le 3 ^e	---	---	1	9.1%
3 ^e tiers de la classe	5	5.4%	1	9.1%
Pas de réponse	3	3.3%	---	---

Quant aux responsabilités extra-académiques, en voici la répartition. Les catégories ne sont pas mutuellement exclusives:

	<u>Francophones</u>	<u>% Anglophones</u>	<u>%</u>
Responsabilités exécutives dans associations officielles des étudiants	49	53.2%	8
Responsabilité dans journaux, congrès etc.	10	10.9%	7
Responsabilités dans organismes économiques, culturels, politiques, sociaux, religieux ou de loisirs	9	9.8%	7
Aucune responsabilité	33	35.9%	---
Pas de réponse	2	2.2%	---

En tout 17 francophones, en plus de n'avoir aucune responsabilité, ne sont pas dans le premier tiers de la classe (parmi eux 2 oscillent entre le premier et le deuxième tiers). En d'autres mots, 5 francophones sur 6 et tous les anglophones répondaient techniquement à nos critères de sélection.

Caractéristiques des professeurs.

7 professeurs furent rencontrés à l'Université de Montréal et 5 à l'Université Laval. Voici leurs facultés et les matières qu'ils enseignent:

<u>Facultés</u>	<u>Matières</u>	<u>Nombres</u>
Sciences sociales	Sociologie politique	2
Psychologie	Psychologie industrielle	2
Lettres	Géographie	1
Commerce	Mise en marché	1
	Administration du personnel	1
	Economie	1
Droit	Droit international et sciences politiques	1
	Droit administratif	1
Sciences	Chimie	1
Médecine	Anatomie	1

Huit d'entre eux ont cinq années ou moins d'expérience dans l'enseignement. Les trois autres enseignent respectivement depuis 8, 15 et 34 ans. Une forte proportion donc, en plus d'être éveillés aux problèmes de leurs étudiants, ont le souvenir récent de leur propre arrivée sur le marché du travail.

Sept des onze ont exercé une autre occupation avant d'accéder à l'enseignement universitaire. Ces occupations sont: le journalisme; la sélection du personnel; la gestion

du personnel et la recherche; l'administration de la mise en marché et de la production; les assurances; la pratique du droit, la recherche et la carrière diplomatique; enfin, la pratique de la chirurgie. De plus, six d'entre eux cumulent avec leur enseignement d'autres travaux extérieurs. Ce sont: des recherches pour la Commission Royale d'Enquête (trois d'entre eux); la réalisation radiophonique et la publicité; des éditoriaux pour une revue professionnelle, le secrétariat d'une compagnie de gestion et l'administration d'une école-pilote; la direction adjointe d'un annuaire professionnel. A ces occupations lucratives s'ajoutent les responsabilités suivantes: conseiller d'organisations de loisirs et d'un mouvement politique; directeur d'une association professionnelle; participant à divers comités; secrétaires de faculté (2 professeurs); aviseur pour le placement des étudiants; et administrateur d'une association professionnelle internationale.

Il s'agit donc de groupes qui n'ont rien à voir avec des cénacles fermés, mais au contraire, dont les points de saisie avec le monde social sont nombreux et variés.

Caractéristiques des jeunes filles

Nous avons recueilli seulement deux renseignements à propos des membres du groupe des "petites amies" d'étudiants. Quatre d'entre elles viennent de Montréal et la cinquième des Cantons de l'Est. Leurs futurs étudient le droit (2), l'actuariat, la chimie (et la biochimie) et le génie civil.

Compte-rendu et analyse des données.

Toutes ces entrevues furent enregistrées sur rubans magnétiques. Mais en plus, des notes étaient prises de la discussion, qui devaient surtout servir à identifier les interventions d'un même individu, chacun s'étant vu attribuer un numéro. Jacques Poulin s'est acquitté de cette tâche pour tous les groupes francophones, cependant que nous avons pris nous-même note des entrevues à Toronto, animées par Peter Lyman.

Onze entrevues sur les 19 purent être retranscrites à la dactylographie à partir des rubans magnétiques. Il semble que dans le cas des autres, l'enregistrement s'est détérioré, et la dactylographe se déclara incapable d'en tirer quoi que ce soit. A partir des textes dactylographiés, nous avons procédé à une analyse approfondie qui consistait à rattacher ensemble toutes les interventions d'un même individu et à retrouver les idées de base et la logique de fond qui en faisaient l'unité (méthode inspirée de l'analyse structurale). L'animation non-directive favorisait une structuration spontanée de l'expression des sujets qui se prêtait bien à cette forme d'analyse. Sept entrevues avaient subi ce traitement lorsqu'on nous demanda de produire notre rapport le plus tôt possible pour la coordination des échéances. Nous avons établi notre cadre d'interprétation à partir de ces entrevues, et l'avons également appliqué par la suite aux textes dactylographiés ou aux notes d'observation des entrevues non retranscrites.

Voici d'ailleurs la répartition des groupes selon le traitement donné à leur entrevue avant la synthèse qui fait l'objet de ce rapport.

Traitement subi			
Universités	Analyse détaillée	Transcription dactylographique à partir des enregistrements.	Notes manuscrites de l'observateur
Montréal	Commerce Amies et fiancées Professeurs Groupe AGEUM	Sciences humaines	Professions libérales. Sciences pures Génie Médecine vétérinaire
McGill	Droit	Sciences et sciences humaines	Génie
Laval	Commerce Sciences et Génie		Professions libérales Sciences humaines Professeurs
Toronto		Sciences et Arts Facultés professionnelles	

Plan de l'étude

Notre étude comprendra trois parties très inégales. La première partie traite uniquement des prises de position positives ou négatives devant l'idée d'un poste dans la fonction publique fédérale. En second lieu, nous analyserons les projets de carrière sous leur angle objectif, factuel. La troisième partie sera la plus importante; on y trouvera les attitudes subjectives, les valeurs et les buts, les appréciations, les interprétations et explications du dedans, qui forment de loin le matériel verbal le plus imposant qui se soit dégagé des entrevues.

1ère PARTIE - POSITIONS EN FACE DE LA
FONCTION PUBLIQUE FEDERALE

Il ne sera pas question ici des opinions précises des gens, du contenu de leur appréciation, en face de la fonction publique fédérale. Il s'agit uniquement, comme premier coup d'oeil, d'examiner si ces attitudes sont positives ou négatives.

Il importe de se rappeler que tous les individus n'étaient pas forcés de dire si une carrière au gouvernement fédéral entraînait ou non dans leurs projets d'avenir. La question était suggérée au groupe à la fin de l'entrevue sauf une couple de cas où tout ce qui avait été dit auparavant aurait rendu la question tout-à-fait inopportun. Aussi les expressions des individus se rangent-elles dans une diversité de catégories que nous allons maintenant passer en revue.

Du côté positif, un étudiant de Toronto qui veut se spécialiser en sciences politiques et un étudiant en sciences de l'université de Montréal sont les deux seuls individus à mentionner spontanément la fonction publique fédérale, en général, comme une des possibilités envisagées.

Mais il convient d'ajouter à ceci les réponses positives conditionnelles. Deux francophones (de sciences humaines et de génie à Montréal) et un anglophone répondent substantiellement que cela dépendrait du travail du ministère, ce qui rejoint la pensée d'un professeur de Laval selon lequel

certains ministères sont encore bien vus, alors que d'autres se vident de francophones sans que ces absences ne soient comblées. Certains sont plus explicites. Cinq francophones (un de sciences à Laval, un de génie et un de sciences à l'université de Montréal et deux de génie à McGill) accepteraient sans hésiter des postes qui seraient essentiellement dans le domaine de la recherche. Quatre autres, plus un Torontois, n'accepteraient que des fonctions prestigieuses, comme couronnement de leur carrière (les 3 étudiants en droit de McGill et un étudiant en sciences de l'homme de Montréal, ce qui rejoint l'idée d'un professeur de Québec). Un étudiant en anthropologie de McGill, "malgré le contexte actuel", aimerait être à l'emploi des Affaires indiennes. Enfin, les neuf étudiants de médecine vétérinaire se montreraient beaucoup plus intéressés dans l'hypothèse où le gouvernement fédéral utiliserait leurs services sur une base d'honoraires et non à l'intérieur d'un emploi salarié régulier. Une jeune amie d'étudiant accepterait d'être l'épouse d'un fonctionnaire fédéral, pourvu que ce soit à Montréal: "Alors, il n'y a plus de problème". A McGill un membre du groupe mixte (sciences physiques et humaines) "aime autant l'éviter, mais il (lui) faudrait voir quelles sont les opportunités réelles pour les Canadiens français à Ottawa". Un Torontois, pour sa part, "préférerait" le service public fédéral "si toutes les autres choses étaient égales" (ce qui à ses yeux n'est pas le cas).

La partie positive du tableau se termine avec trois étudiants de Laval (deux de professions libérales et un de sciences humaines) et un polytechnicien qui sans s'engager personnellement dans le sens d'une carrière, parlent du fédéral en termes positifs ou s'opposent aux jugements négatifs de leurs confrères. On peut retenir que pour un certain nombre de Canadiens français et de Torontois, l'aptitude de la fonction publique fédérale à les attirer dépend de sa capacité à leur offrir une carrière professionnelle précise et spécifique (et non une carrière administrative générale), et certains autres, s'ils ne veulent pas faire leurs débuts à Ottawa, gardent néanmoins une porte ouverte pour l'avenir. D'ores et déjà, il se dégage qu'une politique de recrutement qui diversifierait, assouplirait et spécifierait davantage son tir - voire même un recrutement pris en charge par les ministères intéressés plutôt que par la Commission du Service civil - pourrait peut-être obtenir des résultats dans des secteurs qui jusqu'à présent n'ont pas semblé réagir.

Entre le positif et le négatif, six francophones et un anglophone se sont présentés aux entrevues de la Commission du Service civil. Une étudiante en sciences humaines de l'université de Montréal a même accepté une offre d'emploi. Mais elle y entre avec l'idée d'en sortir bientôt, intéressée pour quelque temps au "challenge" d'une situation qui lui apparaît périlleuse. Une géographe de McGill a également

obtenu un poste aux Ports nationaux mais l'a refusé après avoir visité les lieux. Deux officiers de l'AGEUM déclarent simplement, après avoir mentionné leur entrevue, qu'ils ne veulent pas travailler pour le Fédéral. Enfin, deux étudiants en Commerce de Laval définissent longuement l'impression défavorable que l'entrevue leur a laissée. Le Torontois a été lui aussi mal impressionné par les méthodes de recrutement¹, mais il serait prêt néanmoins à entrer au Fédéral sous conditions. On peut retenir que les candidats qui se présentent à l'entrevue de la C.S.C. ne doivent pas être considérés comme convaincus à l'avance. Les quelques cas que nous avons rencontrés indiquent plutôt le contraire, et ils doivent représenter au moins une importante minorité dans l'ensemble. Est-ce l'action des agents recruteurs qui manque d'efficacité ou l'attitude de réticence des sujets qui est pratiquement insurmontable? Nous ne pouvons l'établir. Il reste que l'opération se solde parfois par un échec.

Jusqu'ici, nous n'avons pu déceler de différence frappante entre les Torontois et les francophones.

Nous abordons la partie proprement négative des réponses. Des neuf sujets qui rejettent carrément la possibilité d'une carrière dans la fonction publique...quatre sont de l'université de Toronto, ce qui représente une proportion du

1. Toutes ces impressions sont exposées dans la troisième partie.

groupe remarquablement plus forte que chez les francophones! Les cinq autres sont trois étudiants en sciences (deux de Québec et un de Montréal), un en sciences humaines à Montréal et un officier de l'AGEUM. Ce refus par ailleurs est constaté par quatre professeurs (trois de Montréal et un de Laval) et un étudiant (professions libérales, Laval).

Comme du côté positif, certains ont exprimé des opinions générales, sans mettre en cause leurs propres projets. Un Torontois adresse ses critiques à l'Etat en général. Trois Canadiens français s'en prennent au fonctionnarisme en soi (un en génie à McGill et deux dans les professions libérales à Québec), l'un de ces derniers trouvant néanmoins le fonctionnarisme provincial pire que le fédéral. Un plus grand nombre adressent leurs commentaires négatifs au fédéral comme tel: un de sciences, un de génie et les sept des professions libérales à Québec (un d'entre eux en tire une comparaison favorable au provincial). Un Torontois n'applique son jugement négatif qu'aux postes d'entrée. Enfin, un Montréalais étudiant en sciences humaines et une amie d'étudiant reprochent à la Fonction publique fédérale d'avoir son siège à Ottawa.

Il reste les réactions neutres. Dans de tels groupes, il se trouve souvent des sujets qui, pour rendre service à un animateur trop peu interventionniste à leur goût, assument une partie de son rôle. Cette catégorie comprend un étudiant en

sciences de Québec qui dénombrait les réactions négatives de ses confrères et un Montréalais en sciences humaines qui interrogeait celle qui avait accepté une offre du fédéral afin de découvrir la signification qu'elle donnait à son geste.

Mais la réaction la plus remarquable demeure l'absence de toute réaction, le silence absolu sur la question soulevée. 35 étudiants francophones, 3 amies d'étudiants, et 6 professeurs sont demeurés complètement muets, sur ce point, ce qui n'est arrivé à aucun Torontois. Pour bien mesurer la portée de ce silence, notons que dans tous les groupes, les moins loquaces y sont quand même allés de quelques interventions dans le reste de l'entrevue. Voici la répartition des 35 étudiants silencieux (plus d'un tiers des étudiants):

Laval,	Commerce	:	9 sur 11
	Sciences	:	2 sur 6
	Sciences humaines	:	4 sur 8
Montréal,	Commerce	:	8 sur 8
	Sciences humaines	:	1 sur 6
	AGEUM	:	2 sur 5
McGill,	Sciences physiques et humaines	:	2 sur 5
	Génie	:	4 sur 7.

Ce serait interpréter au-delà des données que de parler d'indifférence. On peut au moins dire que toutes ces personnes n'ont rien trouvé à dire sur le sujet devant leur groupe.¹

Voici un bref tableau qui résume tout ce qui précède grâce à des regroupements sommaires.

Catégories générales des réactions	Etudiants fr.	Prof.	Amies	Etudiants angl.
Positives	27	2	1	4
Intermédiaires	6	-	-	1
Négatives	23	4	1	6
Neutres (aucune)	<u>34</u>	<u>6</u>	<u>3</u>	<u>-</u>
Total	90	12	5	11

Les quantités mises en cause donnent peu de signification au rapport entre réactions positives et négatives qui semble différent, et dans un sens autre que prévu, dans les deux groupes d'étudiants. Le fait important demeure que tous les anglophones ont répondu à la question alors qu'un nombre substantiel ne l'ont pas fait chez les francophones.

1. Les opinions de quatre étudiants (un de Polytechnique et un de sciences à Montréal, et deux de professions libérales à Québec) n'ont pu être analysées à cause d'une transcription imprécise.

Jetons un coup d'œil, parmi les étudiants francophones, sur la répartition des réactions selon les universités:

<u>Réactions</u>	<u>Universités</u>					
	<u>Montréal</u>		<u>Laval</u>		<u>McGill</u>	
	<u>Nombre</u>	<u>%</u>	<u>Nombre</u>	<u>%</u>	<u>Nombre</u>	<u>%</u>
Positives	16	37%	5	15%	7	47%
Intermédiaires	3	7%	2	6%	1	6.5%
Négatives	12	28%	10	30%	1	6.5%
Neutres	12	28%	16	49%	6	40%

Il faut être très prudent à l'endroit de ces résultats, vu la composition différente des trois groupes sur le plan des disciplines. Ils sembleraient indiquer que les réponses positives sont moins nombreuses à Laval, les réponses négatives moins nombreuses à McGill et qu'une plus grande proportion se sont prononcés parmi les étudiants de l'Université de Montréal. Les petites quantités impliquées enlèvent tout intérêt à une compilation de ces mêmes chiffres sur la base des disciplines.

2e PARTIE - LES PROJETS CONCRETS DE CARRIERES

Nous n'entrerons pas ici dans les motivations et les justifications, et nous laisserons de côté pour le moment les généralités exprimées sur la carrière. Pour la clarté de l'exposition, nous voulons en effet commencer par relever le contenu explicite des projets individuels d'avenir lorsqu'ils ont été manifestés.

On se heurte aussitôt à une difficulté. A l'intérieur même de ces perspectives concrètes, des angles d'approches très divers demeurent possibles. Voici les aspects différents de la carrière qui furent tour à tour mis en relief au cours des discussions: grandes catégories d'emplois; vie et milieu de travail; étapes préliminaires; rétributions (rewards); caractère aléatoire de la carrière; vie privée; valorisation de soi; service d'autrui; incidences culturelles ou ethniques.

Nous verrons d'abord l'importance respective accordée à chacun de ces aspects dans les différentes discussions. Nous indiquerons par le symbole ++ l'aspect qui aura été prédominant dans un groupe donné, par le signe + les aspects sur lesquels la moitié ou plus des membres du groupe se seront exprimés, utilisant le signe - lorsque moins de la moitié l'aura fait et le signe -- lorsqu'un aspect aura été complètement laissé de côté dans un groupe. Aux neuf aspects mentionnés plus haut

on ajoutera une colonne pour rendre compte des individus qui n'ont donné aucun précision sur leurs projets d'avenir.

Importance respective accordée dans la discussion aux divers aspects de la carrière selon les groupes

On comprendra mieux ce tableau en reprenant chacun de ces grands thèmes dans l'ordre décroissant de la place qu'ils ont tenue dans les discussions en général.

- Les grandes catégories d'emplois ont été le thème le plus développé, particulièrement important dans les groupes de McGill et chez les officiers de l'AGEUM, moins développé à l'Université de Montréal en général, chez les étudiants en commerce, en médecine vétérinaire et chez les amies d'étudiants.
- Les étapes préliminaires ont reçu une plus grande attention à Toronto mais ont été proportionnellement négligées dans les groupes francophones de professions libérales, de médecine vétérinaire et chez les officiers de l'AGEUM.
- La vie privée fait l'objet d'un plus grand souci à Toronto, dans le groupe de médecine vétérinaire et chez les amies d'étudiants, et est davantage laissée dans l'ombre par les étudiants en commerce.
- Les aspects ethniques et culturels ont connu leur plus grande vogue dans les groupes de commerce, sciences et sciences humaines, et ont été moins considérés dans les groupes de professions libérales.
- Les rétributions, modérément présentes dans les discussions, ont tenu une place proportionnellement plus grande à Toronto et parmi les étudiants de médecine vétérinaire.

- La vie et le milieu de travail ont préoccupé spécialement les Torontois, les étudiants en sciences et en médecine vétérinaire.
- L'absence d'expression sur l'avenir a été un phénomène mineur sauf dans deux groupes, dont un de professeurs, qui ont surtout discuté sur des principes généraux.
- Les côtés aléatoires de la carrière ont été mentionnés exceptionnellement.
- Le service d'autrui n'est mentionné comme objectif que dans les groupes anglophones.
- La valorisation de soi n'est abordée que dans deux groupes.

Si on peut recourir à ces premières données - très brutes - pour déceler des indices de préoccupations fondamentales, il s'avère d'abord que l'avenir des Torontois leur apparaît comme quelque chose de complexe, comportant plusieurs aspects sur lesquels on exprime des opinions; on s'y attache plus à définir le style de carrière et le style de vie auxquels on aspire qu'à y mettre une étiquette. Chez les étudiants francophones en commerce, sciences et sciences humaines, les incidences ethniques de la carrière prennent des proportions remarquables. Tel n'est pas le cas du côté des professions libérales, y compris la médecine vétérinaire, où on constate néanmoins une extension moindre des intérêts qu'à Toronto.

Enfin, pour les amies d'étudiants, c'est la vie privée du futur qui importe, davantage que sa carrière comme telle. Les autres groupes offrent moins de particularités à première vue. Ces remarques nous fourniront un découpage pour une analyse plus détaillée.

a) Les Torontois

Nous avons dit que l'image de la carrière chez les Torontois se présentait entourée de tout un contexte. Ce contexte comporte notamment des états transitoires, qui vont précéder la plongée définitive dans la vie professionnelle. Ce fut le thème dominant dans les deux conversations.

Presque tous envisagent des études plus poussées, quelques-uns voulant combiner ces études avec des expériences temporaires de travail. Un finissant en art dentaire, le seul à ne pas projeter de "post-graduate studies", veut néanmoins poursuivre un internat pourtant facultatif pour mieux guider ses décisions futures, et compléter sa formation générale par des cours du soir. Les décisions définitives s'en trouvent parfois reportées dans un futur assez nébuleux: "This is as far as my planning will go; what I would do in specific work after, it is very difficult to say now; in three to four years from now, I could be anywhere in the world." Nous voyons

deux interprétations plausibles à ceci, qui ne s'excluent pas nécessairement. D'abord, une anxiété moindre devant le marché du travail et les questions financières peut amener une attitude plus sereine, moins d'impatience, ce qui permet de prolonger la préparation. En second lieu, rappelons que le finissant anglophone est plus jeune, plus loin du mariage, moins saturé de scolarité; d'ailleurs, en vertu des structures et des traditions de son université, il est considéré comme finissant plus tôt, c'est-à-dire dès l'obtention d'un baccalauréat universitaire. Dans plusieurs facultés francophones, la maîtrise apparaît au contraire comme le terme des études, mais alors un terme assez rigide: il est aussi exceptionnel de quitter avant que de poursuivre après. Comparativement, l'université anglophone est un monde dont une génération d'étudiants sort de manière plus échelonnée. Le point de rupture entre l'Université et le monde du travail est moins localisé.

4 sur 6 et 3 sur 5 ont parlé de leur vie privée à l'intérieur de leurs projets d'avenir. Les activités intellectuelles et artistiques de même que les relations humaines sont les principaux points mentionnés à ce chapitre, en plus des voyages (2 mentions) et des "hobbies" (1 mention). Deux, dans le groupe des facultés spécialisées, insistent sur le fait que les relations humaines hors du travail sont les plus importantes, les plus significatives, et que le choix de ces

relations est un acte autonome et privé: "I would see something more important perhaps in my personal friendships..." "I would rather be discriminating with my friends." Ainsi donc, les deux domaines les plus développés dans les discussions se situent l'un avant, l'autre en-dehors de l'activité professionnelle proprement dite.

Le point suivant concerne le profit retiré de l'activité professionnelle, les rétributions. 3 sur 6 et 3 sur 5 se sont exprimés sur le sujet. L'un d'entre eux résume assez bien la tendance générale: "I'll take the money. I need it. Whatever I plan to do, it's going to take a certain amount of money. This is the facts of life." L'argent est désiré parce qu'on voit en lui la clé d'un certain confort et de l'accès aux biens intellectuels. On ne tient pas à plus que cela, l'un d'entre eux ajoutant même: "I would willingly give up a lot of money if I could get to know people better, help them along a little more." Etant de sexe féminin, l'une du groupe de sciences et arts affirme en avoir besoin moins que ses confrères, vu que, célibataire ou mariée, elle ne sera probablement pas soutien de famille.

Trois autres aspects ont pris une place importante dans un seul des groupes et une place secondaire dans l'autre: la catégorie d'emploi, la vie de travail et les dimensions ethniques. Sur les cinq participants du groupe des facultés

spécialisées, quatre mentionnent la catégorie de travail où ils croient devoir aboutir. Dans leur diversité se dessine quand même le désir d'un contact avec l'une ou l'autre des administrations géantes qui encadrent le monde contemporain. "International business ... for example the Royal Bank of Canada; either to get in the Canadian Civil Service, or perhaps just be a cute political observer in Canadian advance; the External Affairs ... perhaps the United Nations; the computers." Dans l'autre groupe, les deux qui abordent ce point mentionnent simplement: "teaching in a university" et "going into business".

Trois sur six et deux sur cinq ont parlé de la vie concrète qu'ils mèneront dans leur milieu de travail. Deux thèmes se dégagent: le désir de contacts humains intéressants, et la volonté de conserver son individualité: "not conforming to the degree that some people do conform ... be more on my own...". En vue d'une comparaison avec les francophones, retenons que certains finissants anglophones voient dans leurs futurs milieux de travail une menace possible à leur identité individuelle.

Enfin trois sur six et un sur cinq ont fait mention des incidences ethniques de la carrière: à une exception près, ils souhaiteraient travailler dans une autre langue, relever le défi d'un contact avec une autre culture, d'autres idées. L'autre estime que les contacts réels entre les deux groupes

sont utopiques et donc qu'il n'y a pas de besoin pour lui de parler français.

L'impression générale qui se dégage de tout ceci est l'aspiration à une vie très personnelle, où la vie privée et les contacts humains occupent une place importante, l'activité professionnelle comme telle étant une occasion de participation à un univers social et de réalisation de soi.

b) Les facultés préoccupées par les questions ethniques

Comme nous l'avons indiqué, nous rassemblons ici les groupes de sciences, sciences humaines et commerce, soit en tout sept groupes.

Les aspects ethniques de la carrière y tiennent la vedette: sujet principal dans trois groupes, ils forment un sujet important dans deux autres groupes et un sujet secondaire dans les deux qui restent. Au total, 33 participants sur une possibilité de 50 se sont exprimés sur la question.

Parmi ces 33, la tendance la plus fréquente (14) consiste à vouloir travailler dans un milieu français, voire à "fuir le milieu canadien anglais", à ne pas vouloir travailler au CNR "parce que c'est un milieu anglais", à vouloir travailler pour une entreprise canadienne-française ou à tendance canadienne-française". Deux s'en prennent à l'éventualité de

travailler avec un patron anglais ("c'est déjà assez dur d'avance de commencer à travailler", dit l'un). De tout ce groupe, un seul se réfère directement à l'usage de la langue anglaise. Tous les autres parlent des ensembles humains de l'une et l'autre culture, de groupes concrets au sein desquels ils veulent vivre ou ne pas vivre. Cette tendance est présente dans tous les groupes de l'Université Laval, dans le groupe de McGill et dans le groupe de sciences humaines de l'Université de Montréal. Huit étudiants, ce qui représente le quart des interventions de cet ordre, veulent aller "prendre de l'expérience", "prendre un bagage", "apprendre", "voir pourquoi ils sont rendus comme ça", dans des entreprises canadiennes-anglaise ou américaines, mais avec l'intention de revenir au Québec par la suite (les trois groupes de l'Université de Montréal, sciences et commerce à Québec). Quatre étudiants en sciences humaines de Laval s'expriment en termes de contribution à l'atteinte des objectifs collectifs: "être utile au Québec", "que le Québec soit fort", mon avenir est lié au Québec". Trois étudiants consentiraient à travailler pour une entreprise anglophone mais à condition de le faire pleinement en français (commerce Montréal et sciences humaines Québec). Trois autres sont prêts à aller dans un milieu anglophone, mais "tant qu'à partir", préféreraient les Etats-Unis au Canada anglais (sciences Laval). Dans le même groupe, la discussion a porté à un moment donné sur la

langue d'éducation de leurs enfants. trois désirent leur faire bien apprendre le français d'abord, puis l'anglais comme instrument de travail; trois autres se contenteraient de leur faire apprendre la langue du pays si eux-mêmes s'expatriaient. Enfin, deux étudiants de McGill aimeraient travailler dans un milieu où les deux cultures se côtoient et deux autres souhaitent travailler dans un milieu français mais ne sont pas certains que la chose soit possible.

Ensuite vient la catégorie d'emploi. Même si elle fut le sujet principal dans un seul groupe, elle fut néanmoins un sujet important dans trois autres et un sujet secondaire dans les trois qui restent, ce qui représente l'intervention de 30 personnes. Certains ont mentionné plusieurs possibilités entre lesquelles ils hésitaient. Les totaux sont donc supérieurs à 30, comme ce fut le cas d'ailleurs au paragraphe précédent. 7, tous ces sciences humaines, songent à l'enseignement sans préciser à quel niveau. Pour le reste, nous devons examiner les réponses sous deux angles différents, car elles se présentent tantôt sous l'un, tantôt sous l'autre et tantôt sous les deux. le type d'employeur et le genre de travail. 10 envisagent de travailler pour des entreprises sans plus de précision (un seul mentionne la possibilité de l'Hydro-Québec), et 1 dans le cadre d'une "petite compagnie". 11 songent à des emplois gouvernementaux, dont 5 (tous de Laval) au niveau provincial, un au fédéral et un à l'ONU.

Enfin, 3 étudiants de sciences humaines de dirigent vers des corps intermédiaires et 2 de sciences vers l'Université. En ce qui touche le genre de travail, 6, tous de sciences, optent pour la recherche et 8 songent à l'administration. A travers toute cette diversité, le trait commun qui se dégage, c'est le caractère très général des orientations exprimées. Dans la plupart des cas, le monde du travail fait figure d'un vaste domaine inexploré, dont on identifie uniquement les subdivisions les plus fondamentales.

Enfin, le sujet-vedette des groupes torontois, c'est-à-dire les étapes préparatoires au plongeon définitif, est également le principal sujet dans trois groupes, et sujet secondaire dans deux autres, ce qui représente 17 interventions. Le plus souvent, il s'agit d'acquérir une expérience pratique, soit en milieu anglophone canadien (5 fois), soit à l'extérieur du Canada (4 fois), soit simplement dans la vente comme entraînement avant l'administration (1 fois), soit dans des institutions à 100% canadiennes-françaises avant d'affronter le monde extérieur (1 fois). Quatre parlent de poursuivre leurs études dont 2 aux Etats-Unis.. Deux autres veulent combiner poursuite des études et expériences de travail dont un en Afrique. On peut donc retenir que même parmi ceux qui pensent à retarder leur insertion définitive dans un cadre de travail donné, c'est la minorité qui le projette dans un contexte académique.

A part cette entrée plus immédiate et complète dans le monde du travail qui distingue ces groupes des Torontois, certaines affinités d'attitudes sont plus fortes qu'elles ne paraissent à première vue. La préoccupation des relations personnelles et de la vie privée constatée à Toronto et la recherche d'un milieu francophone par des étudiants du Québec traduisent un même besoin de relations personnelles autonomes et significatives, avec des personnes ayant des conceptions de la vie compatibles. La réalisation de cet objectif est un problème privé et individuel pour l'anglophone. Pour le francophone, l'hétérogénéité culturelle peut apparaître comme un obstacle en soi. Là où l'anglophone n'a qu'à se ménager des oasis de vie privée dans quelque carrière que ce soit, le francophone se trouve limité dans le choix même des carrières, celles-ci conditionnant le milieu culturel de travail et de vie. C'est pourquoi dans les discussions la définition du milieu de travail en termes cultures prime toute autre considération sur la carrière. Il est possible que notre identification à la Commission ait favorisé ce phénomène. Il reste qu'elle n'a pas eu le même effet dans d'autres groupes, dont ceux de Toronto. Cette différence n'est sans doute pas une pure fantaisie du sort.

c) Les professions libérales traditionnelles

Cette dominance des facteurs ethniques disparaît lorsqu'on tombe dans les traditionnelles carrières libérales. Il est même difficile d'y trouver quelque thème dominant.

Les sujets les plus touchés sont la vie privée (12 individus sur 28), la vie de travail (11) et la catégorie de travail (8). Ce qui est dit sur la vie privée est très disparate, sauf que les neuf étudiants de médecine vétérinaire sont unanimement indifférents à l'idée d'un travail qui les éloignerait de leur région d'origine. La préoccupation de la vie de travail se limite presque au groupe de médecine vétérinaire, où on tient à un régime de travail "pas encadré". Enfin, à l'exception d'un étudiant de médecine vétérinaire qui désire "faire de la recherche", les intentions en termes de catégorie de travail portent sur la pratique privée, que deux étudiants en droit de McGill situent dans une "grosse étude". En fait, la pauvreté de tous ces renseignements dépend de la réticence à se mettre en cause dans ces groupes où on s'est souvent presque limité à des considérations générales / de type presque encyclopédique.

d) Les amies d'étudiants

La vie privée de l'époux est non seulement le thème

principal mais le seul thème important dans ce groupe. On trouve sur ce thème une grande unanimité: il faut que l'époux ne soit pas continuellement "préoccupé par le travail", qu'après la journée "ce soit fini jusqu'au lendemain matin", qu'il soit "tout à son foyer", qu'il pratique "la bonne entente" avec sa famille et son entourage social.

e) Les étudiants en génie

Sujet principal (5 sur 5) chez les futurs ingénieurs de l'Université de Montréal et important chez ceux de McGill (3 sur 6), la vie privée est cependant présentée en termes de responsabilités civiques dans le premier groupe et de vie artistique dans le second. Quatre étudiants dans chaque groupe ont indiqué leurs préférences quant aux catégories d'emplois, et elles se distribuent également entre les compagnies et les bureaux d'ingénieurs-conseils. Les étapes préparatoires ont été touchées par 3 étudiants de McGill et un de l'Université de Montréal. Les quatre qui parlent d'étapes préliminaires envisagent des expériences dans le monde du travail dont deux à l'étranger (sans plus de précisions).

f) Les officiers de l'AGEUM

A la différence des groupes précédents, les officiers

de l'AGEUM définissent leur avenir presque uniquement sous l'angle de la catégorie d'emploi. Les corps publics ont leur préférence: deux d'entre eux, intéressés à l'administration, aimeraient particulièrement travailler pour une corporation d'état telle que l'Hydro-Québec; un autre veut faire de l'organisation scolaire à l'Université; un quatrième désire travailler dans un laboratoire d'hôpital. Un seul se dirige vers "une petite entreprise".

g) Les groupes de professeurs

On retrouvera les professeurs dans les discussions générales. Leurs prévisions sur l'avenir concret de leurs étudiants ouvrent la porte à tellement d'alternatives que ce renseignement serait peu utilisable ici.

*
* *

Il demeure de tout ceci que les étudiants francophones les plus loquaces sur leurs projets d'avenir personnels sont ceux que leur discipline prépare normalement à des carrières administratives, et à des carrières qui sont un peu nouvelles dans la collectivité canadienne-française. Si on les regarde parallèlement aux Torontois, on voit que ces derniers envisagent leurs débuts professionnels décisifs dans un avenir

plus lointain, que leurs ambitions définissent davantage l'allure générale d'une vie que le contenu spécifique d'une carrière, alors que les francophones sont moins détaillés. Enfin, les Torontois voient dans le monde du travail une menace possible à leur originalité individuelle, les francophones y voient une menace possible à leur originalité nationale. Il est bien difficile de savoir dans quelle mesure cette revendication d'identité persistera dans l'un et l'autre groupe une fois la vie engagée. Toutefois, au moment même de l'entrée au travail, on trouve ici l'indice d'une solidarité possible entre les jeunes des deux groupes ethniques, solidarité négative en un sens, mais qui peut constituer quand même un terrain d'entente, ceci à la condition que ces jeunes des deux groupes ethniques se retrouvent en proportion significative dans un contexte de travail donné, et que leurs revendications communes y aient quelque efficacité.

Avant d'examiner les opinions évaluatives sur la fonction publique fédérale en général, on peut se demander si les projets d'avenir expliquent les attitudes concrètes devant une carrière possible à ce niveau. A Toronto, le groupe où le rejet de cette possibilité a été le plus fort est celui qui a exprimé plus d'intérêt pour la vie de travail que la catégorie d'emploi, et qui s'est le plus préoccupé de travailleur éventuellement "dans une autre langue", d'où la possibilité qu'une certaine crainte du traditionnalisme, du conformism

et de l'uniculturalisme soit derrière ce rejet. Au Québec, les groupes où on s'est le plus préoccupé des aspects ethniques de la carrière sont aussi ceux où un plus grand nombre n'ont rien dit à propos du fédéral, et où se sont surtout situés les rejets formels. Tout se passe comme si le fédéral était jugé a priori incapable à fournir un milieu de travail et de vie français, et que cela empêchait toute considération plus poussée à son sujet. Là où la "task orientation" est plus marquée, particulièrement si l'objet en est la recherche, des carrières spécifiques du fédéral attirent certaines personnes. Enfin, le désir de prendre une expérience préalable en milieu anglo-phone entraîne dans certains cas une curiosité critique et méfiante envers Ottawa.

3e PARTIE - RATIONALISATIONS ET SYSTEMES DE VALEURS

Ces discussions se sont déroulées dans des milieux où la vie intellectuelle occupe une grande part de l'activité des personnes. Ce sont des milieux donc où on a tendance à justifier ses projets d'avenir, à les analyser, comme ceux de l'ensemble du groupe auquel on se rattache, à recourir à des explications d'un niveau général. C'est surtout ce contexte théorique ou idéologique que nous espérions cerner dans notre étude. Nous croyions qu'il nous permettrait de rattacher les attitudes spécifiques vis-à-vis le fédéral ou la vie professionnelle à des ensembles, à des structures de pensées plus vastes qui leur donnent leur signification subjective, pièce maîtresse dans la recherche du pourquoi de ces attitudes.

Toujours en raison des délais qu'il ne fallait pas dépasser, nous avons dû nous arrêter à une forme d'analyse plus rapide, l'analyse par thèmes. Pour chaque thème général dégagé, nous avons circonscrit les principales options qui sont apparues et avons étudié leur diffusion respective dans les divers groupes.

1- Le thème ethnique

Les relations ethniques et la fonction publique fédérale sont les deux seuls sujets qui ont donné lieu à des opinions de cette catégorie dans les dix-neuf groupes touchés par l'enquête.

a) Les relations ethniques au Canada

Tous les groupes ont parlé de l'état actuel des relations entre Canadiens français et Canadiens anglais, mais sous plusieurs angles complémentaires.

L'angle le plus souvent abordé (36 participants dans 15 groupes sur 19) est celui des attitudes d'un groupe envers l'autre soit qu'on les endosse soi-même, soit qu'on les attribue à d'autres personnes. Dans huit de ces groupes, les attitudes mentionnées sont, les unes négatives, les autres positives. Le groupe de médecine vétérinaire est le seul à avoir fait état uniquement d'attitudes positives: "Les anglo-canadiens sont très ouverts affirme un des participants". Par ailleurs, il y a cinq groupes où les seules attitudes mentionnées sont négatives. Dans les groupes de professions libérales de Laval et de Montréal et dans le groupe des amies d'étudiants, on parle "d'incompréhension bilatérale", de "négociations agressives", de "nervosité entre les deux groupes". Dans le groupe de Génie de McGill, on mentionne uniquement que "le contact est plus difficile à cause de la langue". Enfin, dans l'un des groupes torontois, un participant fait état du peu de lumière jeté par l'enseignement de l'Histoire du Canada sur les relations ethniques, de la pratique qu'ont les étudiants d'éviter les questions s'y rapportant lors des examens et de certaines attitudes de la génération de ses parents:

laisser le gouvernement s'occuper de ces problèmes, ne pas trop en concéder aux Canadiens français, ne pas modifier le Canada. Il croit en outre que la différence de langue crée une barrière et que bien des "misreprésentations" originent de mauvaises traductions. Une autre remarque que les Canadiens français sont devenus plus "touchy" sur l'usage de l'anglais et définit sa propre attitude envers eux dans ces termes: "Why bother?" Chez les professeurs de Laval, la seule expression d'attitude est celle d'un participant qui "aime mieux l'Angleterre que les Etats-Unis".

Dans quatre des groupes où on peut parler des deux catégories d'attitudes, l'expression d'attitudes qu'on peut qualifier de positives se réfère au Canadiens français qui pratiquent "l'anglomanie", s'anglicisent", "se font avoir" ou "se font boucher" par des simulacres de bonne volonté, "sont trop accommodants" en parlant anglais dès qu'un anglophone est présent, sans compter les "jeunes filles non mariées" qui parlent anglais lorsqu'un patron anglophone peut les entendre, et ceux qui sont "plus tolérants" parce que "pas en contact avec les Anglais". Dans deux de ces groupes, on considère l'assimilation inévitable quand les Canadiens français sont en minorité. En retour, dans un des groupes, un participant décrit longuement les efforts de certains anglophones pour apprendre le français (professeurs de l'Université de Montréal).

Sous l'angle négatif, le même professeur parle du sentiment fortement anglophobe de certains Canadiens français, alors que deux étudiants en sciences de Montréal affirment: "On se défend de l'anglicisation" et "La reine est peu désirée au Québec". Dans les deux mêmes groupes, on affirme que "parce que les Canadiens anglais s'américanisent, le fossé se creuse" et qu'il y a "une séparation culturelle et il est difficile de combler ce fossé". Les autres attitudes négatives relatées dans ces quatre groupes sont attribuées aux anglophones: ils sont incapables de comprendre les points de vue canadiens-français, difficiles à convaincre de la rentabilité du français dans leur entreprise, considèrent moins les francophones, voient leurs traits psychologiques propres comme des défauts, pratiquent la discrimination (mais "le Canadien français fait la même chose dans sa compagnie"). Les étudiants des Hautes Etudes Commerciales introduisent des nuances: les autres Anglo-saxons surtout les Britanniques, ont moins de préjugés que les Canadiens anglais, et les Canadiens anglais âgés moins que les jeunes. Les mêmes types d'attitudes négatives que nous avons exposés se retrouvent dans un cinquième groupe, celui des sciences humaines de Laval, où en plus, on affirme à propos de l'Américain qu'il "veut faire de l'argent; si le français est nécessaire, il l'apprendra".

Dans le groupe correspondant de Montréal, on parle surtout de blocages, de malaises et de craintes réciproques, ceci sur un fond de relations qui est peu conflictuel. Le groupe le plus divisé est le groupe mixte de McGill. Trois participants décrivent avec force la cordialité et la grande acceptation réciproque qui existeraient entre les deux groupes. Un autre trouve "difficile d'être accepté dans les milieux anglais et affirme ne pas avoir de contacts réels lorsque des rencontres interethniques de groupes sont organisées. Un cinquième croit à la sympathie des anglophones de classe moyenne mais à la totale indifférence de ceux qui ont plus de pouvoir, parle "insatisfactions fondamentales" des Canadiens français, trouve pour sa part les Anglais "insupportables, incompréhensibles", et dénote chez eux de forts "sentiments de culpabilité" vis-à-vis les Canadiens français. Enfin, chez les étudiants en Commerce de Laval, deux estiment que les Canadiens anglais sont cordiaux, accueillants, alors qu'un autre ne voit là que des faits individuels. Un des deux premiers croit en plus que les quelques Canadiens anglais demeurés "coriaces" sont incorrigibles et que les Canadiens français sont complexés.

Bref, si les commentaires généraux sont plutôt négatifs lorsqu'il s'agit des attitudes réciproques, il existe un groupe minoritaire qui croit déceler des attitudes mutuelles plutôt positives, quoique quelques-uns d'entre eux désapprouvent ces attitudes positives.

On a un portrait beaucoup plus cohérent si on aborde un autre aspect des relations ethniques, la situation factuelle relative des deux communautés, angle touché par 13 groupes, soit 2 de moins que l'aspect précédent, mais avec un plus fort degré de participation interne puisque 51 personnes se sont exprimées sur la question. L'idée dominante est que les Anglo-saxons - ce qui signifie tantôt les Canadiens anglais, tantôt les Américains, mais très souvent un tout indifférencié qu'on appelle "les Anglais" - possèdent et contrôlent les richesses et les entreprises. On tire de ceci, à l'occasion, divers corollaires: C'est eux qui ont l'argent pour la recherche, qui peuvent offrir de meilleurs salaires, ils ont un niveau de vie beaucoup plus élevé, le monopole ou presque des postes supérieurs, et un accès beaucoup plus grand à l'éducation, ce qui maintient leur prédominance occupationnelle et matérielle. Notons que des individus opposés quant aux options à prendre réalisent ici une unanimité remarquable. L'infériorité économique des Canadiens français apparaît donc comme une des idées les plus communes à la population étudiée, particulièrement chez les futurs salariés, puisqu'à part les Torontois, les groupes où cet aspect a été omis ont été ceux de professions libérales des deux universités montréalaises, de médecine vétérinaire et le groupe des amies d'étudiants. Les professeurs d'autre part se sont exprimés avec abondance sur cette question.

Dans presque autant de groupes, soit 11, un nombre relativement faible de participants, qui ne rencontrent pas de contradictions cependant, soulignent les améliorations de la condition des Canadiens français. Outre les affirmations très générales ("le germe d'évolution est déposé", "au Québec ça bouge"), on parle d'ouvertures plus grandes sur le marché du travail et surtout dans des postes de commande destinés aux francophones ("poste de liaison", "décentralisation industrielle" "de moins en moins on a besoin de l'anglais"), de l'avènement des Canadiens français dans les domaines jadis inexplorés de la technique et de l'administration, d'une évolution psychologique ("on sort d'un complexe", "une confiance qui nous revient", "on est plein d'initiative"), de l'amélioration de la langue française et de sa diffusion plus grande chez les anglophones. Il est à remarquer que le grand critère de différenciation entre les deux groupes, la possession des biens matériels, n'est pas couvert par ces affirmations d'évolution. L'optimisme des énoncés du présent paragraphe ne contrebalance le pessimisme du paragraphe précédent ni par l'extension, ni par le contenu donc, du moins en ce qui regarde l'appréciation du présent (nous reviendrons plus loin sur le futur). Il le nuance, il l'atténue. Dans une situation désavantageuse globalement, une bonne proportion des gens voient des signes plus positifs, ou encore des "germes", pour reprendre l'expression d'un participant.

Dans neuf groupes, soit les groupes de professeurs, de sciences, de sciences sociales et de commerce des universités Laval et de Montréal et le groupe AGEUM (ce qui constitue la famille de groupes la plus homogène rencontrée depuis le début de cette analyse), 25 participants se livrent au contraire à une auto-critique de la collectivité canadienne-française. Le grief majeur qui revient d'ailleurs sous diverses formes dans chacun de ces groupes, porte sur le "complexe" des Canadiens français en face des Anglo-saxons, la crainte, le mimétisme qui leur fait exagérer l'usage de l'anglais, "l'anglicisation" qu'on croit constater chez ceux qui ont séjourné longtemps ou ont obtenu du succès dans des milieux anglo-saxons. On peut peut-être assimiler à ceci les allusions sarcastiques adressées à Maurice Lamontagne et Jean-Luc Pépin. Dans les deux groupes de professeurs et chez les étudiants en commerce de Laval, on parle également d'une certaine paresse, d'une peur du risque qui aujourd'hui s'incarnerait par la dépendance envers le gouvernement. Chez des professeurs et les étudiants en commerce de Montréal on mentionne aussi le peu de respect qu'auraient les employeurs canadiens-français pour les diplômés à leur emploi. Les autres points mentionnés sont une certaine venalité incarnée dans la hantise du profit immédiat, et les mythes agriculturistes et messianiques de même que le tandem foi-religion.

Vingt participants répartis dans huit groupes, dont un de professeurs, parlent de l'effet de la situation interethnique sur le marché du travail des nouveaux diplômés canadiens-français. Tous développent au moins l'un ou l'autre des termes de l'alternative suivante: au Canada français, le marché est très restreint. En milieu anglophone, les postes intéressants offerts sont presque tous des "postes de façade", dont l'existence est requise par les contacts des entreprises avec un public ou des employés canadiens-français. Perspectives assez pessimistes donc. Un étudiant en sciences économiques de Montréal va même jusqu'à conclure: "On est mal placé en maudit, nous autres, les Canadiens français".

Enfin, il n'y a que onze personnes, dans quatre groupes, qui font état de la faiblesse et de la dépendance du Canada tout entier vis-à-vis les Etats-Unis, et encore, sur les onze, cinq font partie d'un groupe torontois.

Dans l'ensemble, l'impression dominante laisse l'image d'un pays où les relations ethniques sont ardues et où l'un des partenaires est nettement désavantagé, une minorité appréciable estimant toutefois que ce désavantage est en voie de diminution.

b) Les solutions préconisées

Dans tous les groupes, sauf celui de l'Ecole Polytechnique, on ne se borne pas à poser les termes de l'équation, on va jusqu'à définir la façon qu'on trouve la meilleure de faire

face à la situation. L'option d'un même individu peut parfois être complexe. Malheureusement, la méthode adoptée faute de temps nous commande une approche plus abstraite, qui consiste à reprendre une à une chaque catégorie de tendance dans sa totalité.

La seule catégorie à avoir trouvé des représentants dans les groupes sur 17 contient les interventions qui postulent le maintien ou le développement d'un lien quelconque entre les deux groupes (53 participants dont 7 étudiants de Toronto). Pour les deux tiers des Canadiens français (30 sur 46), ce lien est la langue de l'autre - dans la plupart des cas, parce qu'elle est nécessaire à la profession, quelquefois parce que ça leur est "égal". Pour les étudiants torontois, la motivation au bilinguisme est au contraire un enrichissement culturel, en raison des contacts qu'une seconde langue permet. Nécessité d'un côté, donc, et complément de l'autre. Quelques autres Canadiens français parlent uniquement de ne pas se séparer ou de s'unir, trois professeurs de Montréal parlent de "s'adapter au contexte", "à l'environnement", un étudiant en sciences et un professeur de médecine favorisent la collaboration la plus universelle possible dans les activités scientifiques, alors qu'une amie d'étudiant est la seule à parler de "contacts enrichissants" entre "les deux cultures".

26 participants, répartis dans 10 groupes, dont les groupes de commerce, sciences et sciences sociales des trois universités québécoises, ont une toute autre option, qui va plutôt à l'encontre de ces mêmes biens: vivre séparément, travailler chez-soi dans sa langue, décentraliser, créer son propre système - telles sont les principales expressions de cette position. Un professeur de Montréal pose même ceci à l'échelle du gouvernement du pays: "permettre aux francophones de s'administrer entièrement eux-mêmes", en créant dans l'administration fédérale "des secteurs qui soient français".

Ceci ne serait pas du séparatisme: "C'est du dualisme...c'est peut-être la seule façon d'éviter le séparatisme". Quant à l'indépendance, elle n'est mentionnée explicitement que par trois étudiants en sciences sociales de Laval, et encore, comme terme ultime d'une évolution - quoique le radicalisme des termes de quelques étudiants des H.E.C. évoque cette même solution ("refaire les structures en fonction de nous et non du Canada", "assimiler les Canadiens anglais du Québec").

13 participants, répartis dans 7 groupes, préconisent des solutions d'ordre politique: nationalisations, lois pour que les chefs d'entreprises au Québec soient bilingues, changements dans la constitution, contrôle provincial de l'immigration, création d'un centre provincial de recherches. Les autres types de solutions sont assez minoritaires. En voici une brève répartition:

<u>Type</u>	<u>No. de groupes</u>	<u>No. de participants</u>
Réformisme dans les comportements	6	22
Cultiver singularités propres	5	9
Rejet des réformes d'origine fédérale (y compris la Commission)	4	11
Conflits, menaces, agressivité	4	8
Indifférence	2	4

En gros, on peut donc distinguer une majorité de Canadiens français qui sont prêts à travailler en anglais parce que c'est nécessaire, et une assez forte minorité qui s'y refusent désormais.

c) Psycho-sociologie des groupes ethniques.

Derrière toutes ces interprétations des relations ethniques et ces orientations "politiques", se trouvent des définitions psychologiques et sociologiques de chacune des deux communautés. On retrouve de telles tentatives dans 16 de nos 19 groupes.

C'est l'aspect de l'anthropologie culturelle qui domine, présent dans les 16 groupes, et exprimé par 27 participants. Tout ce matériel est très touffu et plutôt que de chercher à le classifier, nous allons en donner des illustrations significatives. Selon un professeur de Montréal, être Canadien français est inéluctable. Il rejoint ainsi l'expérience vécue d'un étudiant en géographie de McGill qui, d'origine anglophone

et quoique éduqué dans un milieu et des écoles françaises, n'est jamais devenu Canadien français et conclut: "C'est difficile d'être absorbé". Un étudiant des H.E.C. identifie la culture avec la personnalité et la "biculture" à une "maladie mentale", cependant qu'un de ses confrères y voit une "invraisemblance" et que pour un professeur de psychologie de Montréal un individu qui a deux cultures est un "bâtard". Plusieurs estiment que la langue elle-même entraîne une façon de penser différente, y compris un étudiant dans chacun des groupes torontois. Dans quoi se manifesteraient ces différences? Dans les "façons de réagir", les "valeurs", "l'esprit", les "habitudes de vie et de pensée", les "mentalités", les "méthodes de pensée", les "conceptions juridiques", les "goûts, les aptitudes, le tempérament". Quelques exemples sont plus spécifiques: les différences d'attitudes vis-à-vis l'Europe continentale, Diefenbaker et "des gens qui soutiennent encore Diefenbaker", l'autorité de type "britannique" qui s'exerce dans l'armée, l'individualisme, le "franc parler", le "doute" systématique du Canadien français en face de cette autorité, et par contraste, "la conscience sociale" qui, selon un autre, serait plus développée chez les Canadiens français, "l'induction" des anglo-saxons en face de l'approche "théorique" des franco-phones, le "désir de revenir chez soi" ou la formation "d'îlots français" lorsque les Canadiens français sont "à l'étranger", la conception différente du travail en comités, le "Hi! good morning" dans le train du matin, la tenue vestimentaire et

les gamineries des étudiants de McGill "même à la bibliothèque", le "maudit chien" traité princièlement par un couple anglophone par ailleurs sévère pour les enfants, et finalement, le "sens de la famille" qui serait plus développé chez les Canadiens français. Par ailleurs, des anglophones signalent "l'atmosphère plate" des écoles francophones (celui éduqué en français), le régionalisme des Canadiens français ("The first thing you know, they'll give you their address"), et leur côté "spontaneous and friendly". La plupart de ces énoncés se greffent sur des expériences de contacts, au moins superficiels, et un dirigeant de l'AGEUM suggère qu'on envoie en milieu anglophone tous les Canadiens français qui ne croient pas à ces différences. Il faut noter que le travail d'été en milieu anglo-saxon semble y avoir été pour beaucoup dans ce sentiment de différenciation.

Un corollaire plus nettement sociologique de ceci, c'est l'affirmation d'une identité sociologique distincte, énoncée par trente participants dans 13 groupes. Les groupes où cette dimension est absente sont les deux de professions libérales et les deux de génie de Montréal, celui de médecine vétérinaire et celui des amies d'étudiants. On décrit tour à tour le Canada français comme "une société", un "peuple", "une nation", "une société complète", "un vase clos dans le pays", "une partie d'un tout hétérogène", "une entité différente", "un autre monde". Selon un dirigeant de l'AGEUM, Ottawa est "l'état

des Canadiens anglais", cependant qu'un étudiant en sciences sociales de Montréal commente: "C'est loin, Ottawa". Une autre tendance, particulièrement marquée dans le groupe multi-disciplinaire de McGill, consiste à opposer la notion de "milieu de vie" à celle de milieu de travail ou de relations générales d'amitié, et à insister longuement sur l'appartenance fondamentale au premier. A ceci se rattache l'emploi du terme "étranger" et de l'expression "pas chez nous", par lesquels dans divers groupes on décrit les contacts franco-anglais. Deux étudiants d'un groupe torontois caractérisent Westmount comme un "English getto". Un autre, dans l'autre groupe, exprime son intérêt pour travailler "in a foreign country", et citant Pierre Bourgault, affirme qu'un travail au Québec "would satisfy my aim".

Parmi les dimensions de cette psychosociologie ethnique qui ont connu une expression plus restreinte, il y a l'affirmation de certains fossés à l'intérieur même de la collectivité canadienne-française (entre l'élite et le peuple, les nationalistes et les "lâcheux", le clergé et la population), faite par 15 participants répartis dans 6 groupes. 9 membres de 5 groupes (dont les 3 groupes où se trouvent des étudiants de sciences pures) insistent sur la communauté de nature humaine ou d'héritage culturel fondamental qui lie Canadiens français et anglais.

2e - La fonction publique fédérale

Comme nous l'avons déjà dit, on trouve exprimées dans tous les groupes des opinions sur les carrières dans la fonction

publique fédérale. 14 groupes en touchent des aspects administratifs, 13 des aspects ethniques, on trouve des appréciations générales exprimées dans 8 groupes et des considérations sur l'aspect civique dans 4 groupes.

a) Les aspects administratifs

Le thème le plus touché sur le plan administratif est l'inévitable critique de la bureaucratie, qu'on retrouve dans la bouche de 22 participants dans 10 groupes. Cependant, sur ces 22 participants, 6 étudient à Toronto et 8 à l'Université McGill, ce qui porterait à croire que ces idées circulent davantage dans les universités anglaises que françaises. Un Torontois en verve résume à peu près tous les propos émis dans cette veine: "You're pretty more secure when you get in. You have to be pretty grossly negligent to be removed. And you pretty well will have a promotion pattern, for your life, set up. You stick to it. You do not need to be quite outstanding. This is fine if you're after security, but it's not so fine if you're after something a little more than security". Les autres points mentionnés sont le "red tape" et les pertes de temps.

Ajoutons à ceci la critique des méthodes de recrutement, faite par 11 individus dans 6 groupes (procédures trop lourdes et compliquées, interviewers blasés et ignorants des caractères spécifiques des carrières spécialisées). Les autres critiques administratives s'éparpillent sur des détails hétéroclites de peu d'intérêt.

b) Les aspects ethniques

Des 13 groupes qui ont commenté les aspects ethniques de la fonction publique fédérale, il en est 9 où 13 participants ont parlé en termes de discrimination dont les Canadiens français seraient l'objet, et sur le plan de la confiance dans le travail de tous les jours, et sur celui de l'accès aux postes supérieurs. 10 participants, répartis dans 7 groupes, sur la foi de ce qu'ils ont vu ou entendu dire, insistent sur l'un ou l'autre des deux aboutissements suivants: les Canadiens français se détériorent ("ils ne sont pas nouilles au départ, ils le deviennent à Ottawa") ou quittent leur poste. Les autres nuances d'opinions sont le fait de quelques individus.

Il en est de même des appréciations générales et des commentaires sur l'aspect social d'une carrière dans la fonction publique fédérale.

Il demeure que le nombre de Canadiens français qui se sont exprimés sur la question est faible, comme était faible le nombre de ceux qui avaient manifesté leurs intentions - positives ou négatives - devant l'éventualité d'une carrière de fonctionnaire fédéral.

3) Les autres thèmes

Le temps nous presse et les autres thèmes traités dans les discussions ont un intérêt plus documentaire. Nous allons en donner une énumération plutôt rapide.

a) Opinions sur les rétributions ("rewards") du travail (16 groupes)

L'argent (15 groupes)

- Est un facteur qui passe après d'autres facteurs: 9 groupes, 14 participants.
- Est un critère de décision déterminant: 9 groupes, 17 participants.
- Est un moyen d'accès à l'aisance familiale et à la culture: 6 groupes, 12 participants.

S'ajoutent à ceci quelques considérations marginales sur le prestige, le pouvoir et la sécurité sociale.

b) Conception idéale du travail (14 groupes)

- Exigeant, sérieux, actif, engagé, responsable: 10 groupes, 20 participants.
- Personnel, libre, créateur, non bureaucratique: 8 groupes, 18 participants.
- Joyeux, cordial: 5 groupes, 11 participants.

c) Opinions sur la fonction publique provinciale (12 groupes)

- Défauts (9 groupes)

Routine, inaction, traditionnalisme, travail intéressant donné à contrat: 7 groupes, 12 participants.

Quelques-uns critiquent aussi les salaires et le développement encore insuffisant des structures.

- Qualités (9 groupes)

La situation est en cours d'amélioration: 5 groupes, 15 participants. Les autres commentaires favorables sont disparates.

- La situation est plus intéressante au ministère de l'Education et à l'Hydro-Québec: 7 groupes, 11 participants.

d) Opinions sur le dilemme entre la technique et l'administration (12 groupes)

- L'administration est plus intéressante que la technique: 11 groupes, 25 participants.

- La technique est plus intéressante que l'administration: 8 groupes, 11 participants.

- Les deux se concilient: 2 groupes, 3 participants.

e) Les études après la graduation (11 groupes)

- Elles sont désirables: 6 groupes, 13 participants.

- Elles présentent des difficultés, surtout matérielles: 6 groupes, 11 participants.

- Beaucoup d'aide matérielle est disponible: 5 groupes, 11 participants.

- Elles sont inutiles: 3 groupes, 6 participants.

CONCLUSION

Résumons ce qui précède. Le finissant universitaire d'élite au Canada français semble se distinguer assez nettement de son homologue torontois par ses caractéristiques individuelles. Son origine lui confère en général peu de racines dans le monde de l'industrie, de la finance et de l'administration. Il termine ses études universitaires à un âge plus avancé et il est plus susceptible d'être déjà marié ou d'envisager le mariage à brève échéance.

Alors que le Torontois conçoit son emploi futur comme un élément partiel et instrumental de sa vie et subordonne cette décision à des considérations de l'ordre de la vie privée, le Canadien français voit toute sa vie engagée dans ce choix, car il sera du même coup le choix d'un milieu de vie et la préoccupation majeure de ces jeunes diplômés semble être de s'insérer dans un milieu français. L'un et l'autre sont moins préoccupés de ce qu'ils feront que de ce qu'ils seront. Le besoin de réaliser une identité personnelle, de plus en plus présent dans la pensée des psychologues contemporains sous l'influence des philosophies existentielles, apparaît réellement ici comme le projet fondamental commun aux membres des deux groupes. Cependant, la réalisation en serait davantage une entreprise individuelle chez le Canadien anglais alors que pour le jeune francophone, elle serait plus conditionnée par la nécessité d'un environnement culturel suffisamment homogène.

Il en ressort que le jeune Canadien français serait davantage dépendant de sa culture pour la réalisation de son moi. Les conversations illuminent de façon passablement précise le sens de cette relation. Le jeune diplômé est convaincu tout d'abord que les communications entre les deux groupes ethniques sont difficiles et soumises à un schème de compréhension et d'acceptation mutuelles fort déficient; la reconnaissance de l'homme par l'homme aurait de plus grands risques d'insuccès lorsque les parties en présence sont l'une francophone et l'autre anglophone. En second lieu, il sent que sur le plan du partage des biens matériels, des moyens de production et des instruments du pouvoir, son groupe ethnique est désavantagé; il a donc des chances de partager personnellement le poids de cette infériorité dans un environnement bi-ethnique.

En conséquence, et conformément à ce que les théories et les analyses de Kurt Lervin pouvaient laisser prévoir, le Canadien français développe un sens d'identification et d'appartenance à son groupe qui sont très poussées. Il se plaint dans la recherche de traits distinctifs de la personnalité de base des Canadiens français. Dans sa propre personne, il est particulièrement attentif aux traits qu'il peut rattacher à des particularités ethniques; en conséquence, il est surtout enclin à cultiver et à développer ces traits qui le caractérisent, et donc, à cristalliser de plus en plus dans la réalité de son être les différences affirmées par son idéologie.

Il est intéressant de situer cet état actuel dans la séquence historique à laquelle il se rattache. Le sens d'identité et de différenciation des Canadiens français fut naguère très fort, et doté d'un coefficient d'auto-appréciation très positif; cependant, dans ses expressions les plus courantes, il reposait sur les traditions et les institutions du groupe, qu'on estimait être les meilleures en soi. Cela rappelait un peu cette phrase classique du jeune écolier rabroué par un confrère: "Tu peux bien me faire mal mais mon père est plus fort que ton père", ou encore "il a une plus belle maison que le tien". Vient la période où ces institutions et ces traditions s'avérèrent de plus en plus inefficaces devant les situations propres à la civilisation industrielle où le Canada français ne pouvait éviter d'entrer à son tour. Au même moment, le pouvoir politique québécois s'incarnait dans la figure de Duplessis avec tous les ressentiments que cette figure pouvait engendrer dans l'élite universitaire. Cette élite vécut alors une assez longue période d'auto-critique de la collectivité, d'universalisme libéral, de recherche de l'Autre collectif. Ce fut le moment de la lune de miel des intellectuels québécois avec le régime fédéral. Nous assistons présentement à un retour, mais fort différent de l'état précédent. Le sens de la différenciation porte désormais sur l'être plutôt que sur l'avoir et le faire, il porte sur le subjectif: par exemple, la langue française n'est plus "la plus belle, la plus parfaite", elle est "celle qui exprime le mieux notre pensée" (un étudiant de

la présente enquête). Il porte donc sur quelquechose de moins aléatoire, de moins dissociable de l'individu, de moins vulnérable aussi en face des événements historiques qui peuvent désormais se produire. Nous sommes devant un fait sociologique avec lequel il nous semble qu'il faut compter, même dans des projections à long terme. Nous le disons d'autant plus volontiers que nous avons été nous-même surpris de l'ampleur du phénomène dans nos entrevues de groupes.

Il n'en ressort pas que le Canadien français soit, dans l'ensemble, bien confiant dans l'avenir et bien sûr des options qui s'ouvrent maintenant devant lui - surtout s'il s'agit de modeler sa propre carrière professionnelle. Si une importante minorité s'attache à décrire les progrès actuels du Québec, il est significatif qu'aucune de ces descriptions ne fasse état d'une plus grande participation des Canadiens français au contrôle effectif de la matière et du pouvoir. Aussi, même si l'idéal prédominant est de travailler dans un milieu français, la proportion de ceux qui croient à la nécessité de garder contact avec le monde anglo-saxon et particulièrement de parler anglais l'emporte sur la proportion de ceux qui désirent constituer une société le plus distincte possible même si ce dernier courant semble davantage "dualiste" que séparatiste (il est intéressant de noter qu'aucun participant francophone n'a réclamé que les anglophones soient

davantage bilingues, quelques-uns se bornant à constater avec satisfaction que le phénomène se produisait dans certains cas; des mesures dans ce sens risqueraient-elles de mécontenter les anglophones davantage qu'elles ne satisferaient les francophones?).

Aussi, un grand nombre abordent le marché du travail avec le sentiment résigné de devoir réaliser un compromis entre l'idéal et le possible. Avant même d'être engagée, la carrière porte dans bien des cas le signe de la frustration.

Et malgré tout, Ottawa représente une possibilité devant laquelle un grand nombre ne se posent même pas de questions, et dont même la critique est assez minoritaire. Comment expliquer ceci?

Même devant l'obligation d'un compromis, il est vraisemblable que chacun va préférer les solutions où le compromis est le moins exigeant. Or premièrement, il existe des employeurs qui ont de larges secteurs d'activité et même des unités de direction considérables à l'intérieur de la province de Québec. Si un individu estime qu'il y a là un marché du travail suffisant, il se peut qu'il ne considère même pas les autres possibilités. En second lieu, il existe des Canadiens français qui sont prêts à jouer davantage le jeu et à sortir du Québec, ce qui laisse présumer une certaine adhésion aux valeurs du monde anglo-saxon. Sans doute penseront-ils alors spontanément à la grosse entreprise privée plutôt qu'à l'état.

Que peut-on envisager comme solutions? Tout d'abord, un certain nombre de Canadiens français orientés vers la recherche ou certaines activités très spécialisées sont tout prêts à aller au fédéral pourvu que les postes adéquats soient disponibles. Un recrutement spécifique aurait plus de chance de les rejoindre que la poursuite du mythe des "administrateurs polyvalents", peut-être adapté à la formule du B.A. anglais, mais peu séduisant pour ces spécialistes pour qui le contenu du travail l'emporte sur toute autre considération.

Cependant, cela réglerait uniquement quelques cas particuliers. Une solution beaucoup plus globale serait atteinte si la fonction publique fédérale pouvait offrir aux diplômés canadiens-français la possibilité d'une carrière complète en milieu canadien-français, ce qui suppose l'existence de complexes administratifs distincts jusqu'aux plus hauts échelons. Seulement, on peut se demander si ces complexes n'existent pas déjà... sous le nom d'état provincial du Québec! L'existence des deux semblerait une source continue de doubles emplois, de confusion et de rivalités inutiles. L'alternative semblerait donc être la suivante: ou bien, les provinces s'estompent et le gouvernement central se structure selon une conception dualiste à tous ses échelons - ou bien la province de Québec (entre autres) se voit déléguer une proportion grandissante des responsabilités actuellement de juridiction fédérale, la coordination du tout relevant des conférences fédérales-provinciales.

Dans les limites de cette étude, les deux solutions se valent. Le choix devrait reposer sur d'autres facteurs. Une chose paraît certaine: un plus grand respect du statu quo sera de nature à accentuer le fossé, d'autant plus que l'éventualité de certains succès collectifs ne pourra que renforcer le sentiment d'appartenance distincte constaté présentement chez les Canadiens français.



